

LES PASSEPORTS... APPRIVOISÉS

Quand nous partons en vacances, Else prend la direction des opérations; elle choisit les trains et met l'argent dans son sac. Si je la perds, je perds tout. Assurée que la cagnotte me filerait entre les doigts en un rien de temps, elle ne m'alloue que de petites sommes au jour le jour: de quoi l'attendre au café. Réduit à cette condition servile, il me reste un plaisir: celui de juger de l'efficacité de cette dictature. Depuis un mois cela m'a donné pas mal de satisfaction. Si vous voyagez à l'étranger et que vos vacances vous paraissent un peu monotones, voici un sûr moyen de les animer, découvert par Else. C'est un jeu tout simple, mais fort amusant, comme vous allez le voir.

Vous quittez San Sebastian, vous arrivez à Burgos; là, dans le bureau de l'hôtel, vous vous apercevez que vous avez oublié votre passeport dans la ville d'où vous venez. Essayez, vous verrez comme c'est drôle. Il ne vous reste plus qu'à aller

vous expliquer avec la police, ce qui vous occupe une petite heure, puis à répéter au patron de l'hôtel ce que vous venez de dire aux policiers, à téléphoner à San Sebastian et à attendre. Plus question de sieste ; c'est le branle-bas des situations critiques, avec des allées et venues dans les rues ensoleillées, les discussions animées pendant lesquelles on vous regarde avec méfiance ; bref, tout l'imprévu d'un voyage digne de ce nom.

Recommencez le jeu trois fois comme nous l'avons fait, et vous m'en direz des nouvelles. Vous n'avez pas une minute pour vous ennuyer. Il est vrai que lorsque vous êtes en situation, comme on dit en langue de théâtre, cela amène des répliques à la fois justes et inattendues ; c'est ainsi qu'Else, en découvrant son troisième oubli, a eu ce mot : « Cette année, je n'ai vraiment pas de chance avec les passeports ! » Car elle est animiste, persuadée que les objets ont une volonté qui, il va de soi, lui est contraire, des ruses qu'il lui faut déjouer ; que, pour tout dire, il convient de les avoir à l'œil. Cette année, elle a perdu les passeports de vue ; les ayant jusque-là toujours trouvés dociles et en quelque sorte apprivoisés, son attention s'était relâchée, de là nos ennuis, que je ne saurais en

toute bonne foi lui imputer. La malignité s'en est mêlée, un point c'est tout. Et quand j'ai voulu faire acte d'autorité et les reprendre: «Toi, m'a-t-elle dit, ils t'échapperont tout à fait.» Ce qui est après tout bien possible. Depuis elle ouvre de temps à autre son sac: «Ils sont encore là!» dit-elle en riant. Et elle le referme vivement, comme une cage.

C'est par ce chemin accidenté que nous avons fini par arriver à la ville des gratte-ciel: Madrid. On en a construit un autre au bout de la Gran Via, qui ne le cède pas d'un pouce à l'énorme bâtiment de la Telefonica; à cette profonde vallée de pierre je préfère la Plaza Mayor, aujourd'hui à peu près désertée, et les ruelles du vieux Madrid, qui sentent l'huile et l'agneau rôti.

Calle Victoria, où l'on vend les billets pour les arènes, un personnage curieux, aux joues ornées des favoris qui donnaient à la beauté masculine un tel éclat au XVIII^e siècle, m'a vendu une collection de photographies de toreros. Comme je m'étonnais de sa ressemblance avec Pedro Romero, le créateur de la tauromachie à pied: «C'était mon trisaïeul», m'a dit le marchand. «En avez-vous tâté?» demandai-je en esquissant une passe sur le trottoir. «Pedro, me répondit avec modestie

l'homme aux favoris, a épuisé tout le courage de la famille.» Car ce dont se vante le plus volontiers un Espagnol c'est d'avoir peur, sans doute parce qu'il sait qu'il appartient à l'un des peuples les plus courageux qui soient.

En fin d'après-midi, les arènes monumentales (c'est leur nom), pleines jusqu'aux derniers gradins, nous ont offert le spectacle d'une foule sombre et claire, que le soleil partage au cordeau, et la palpitation de milliers d'éventails qui battaient dans l'intense lumière. Les gens qui sont au soleil on les appelle *los morenos* (les bruns), ou *los de bronze* (ceux de bronze); et, en effet, quand ils sortent de là, ils ressemblent à des statues. Et c'est seulement quand sonna la clarine que j'eus la certitude que mes vacances étaient vraiment commencées, au point que j'en oubliai les passeports.